

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

II

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

tions de l'étranger, si disposée à ses leçons qu'elle comprenait à demi mot, ne pourrait plus se contenter de ce que lui, Hermann, pouvait offrir, et il cherchait à oublier.

Son âme honnête ne faisait point retomber sur Emmanuel le chagrin profond qu'il ressentait; il se laissait aller à une tristesse douce qu'avant tout il voulait dérober à Claire.

Sarah, si riieuse il y a quelques jours encore, pleurait souvent quand elle se croyait seule. « Ne pleure pas, lui dit Claire, un soir qu'elle la surprit; Hermann sera ton époux, je te le promets.

— Ce n'est pas moi qu'il aime, dit Sarah en baissant la tête.

— Enfant! repartit Claire, tu peux être heureuse, tu le seras! »

Sarah ne comprit pas entièrement le sens des paroles de sa sœur; mais la confiance lui était revenue tout-à-coup, elle releva ses beaux grands yeux, et regarda fixement Claire. Celle-ci s'était enfuie sans ajouter une parole.

II

Les beaux jours avaient reparu, et il fut décidé un soir qu'on partirait le lendemain pour Gastein. A dix heures, la calèche d'Hermann était à son poste, et les voyageurs s'embarquaient : Peter Faust et Claire dans le fond, sur le devant Emmanuel. La calèche était vaste. Sarah, debout sur le perron, avait présidé au départ; son opulente beauté rayonnait de tout son éclat. Elle était tout entière encore aux paroles de sa sœur; elle regardait Hermann avec une tranquillité

confiante, et, au moment où le jeune postillon allait monter à cheval, elle voulut lui apporter elle-même le coup de l'étrier. Sa main ne tremblait pas, sa démarche était assurée; Hermann se saisit du verre qu'elle lui offrait, et, tout en le prenant, il leva les yeux sur la jeune fille, debout, en face de lui, dans la pleine lumière. Pour la première fois, Hermann fut troublé par cette beauté rayonnante, et il rendit assez maladroitement à Sarah le verre qu'il avait vidé.

Claire, du fond de la voiture, s'était aperçue de ce manège, et au moment où Hermann sautait en selle, elle se pencha à la portière : « A bientôt! sœur, » dit-elle en souriant. Le cœur de Sarah débordait d'une joie inconnue.

Deux heures après, on arrivait à la porte du cimetière. Les jeunes gens descendirent, soutenant par le bras le vieux gardien. On se dirigea du côté du Nord. Faust était tombé, depuis un moment, dans un accablement morne, et il semblait ne rien voir, ne rien comprendre de ce qui se passait autour de lui. Arrivés à l'extrême limite du cimetière, les voyageurs s'arrêtèrent. Faust s'assit sur un tertre, Claire à côté de lui, tandis que les jeunes gens recommençaient leur perquisition obstinée.

Claire remarqua à quelques pas d'eux les ruines d'une maisonnette. « Connais-tu cette maison, dit-elle à Faust? » Le vieillard ne répondit pas d'abord. « Regarde-bien, insista Claire, connais-tu ces ruines, ne serait-ce pas ton ancienne demeure, celle où tes enfants sont morts? »

— Morts! mes enfants! répéta Faust lentement et sans lever la tête. Morts! oui, ils sont partis tous! tous! et je reste, moi, le vieillard moi, le fou! »

Il regarda du côté que lui indiquait Claire, et, tout-à-coup, se redressant brusquement : « Oui, c'est bien là, c'est là que je les ai vus venir au monde, là qu'ils m'ont quitté l'un après l'autre. Venez, venez! » Il se mit à marcher sans l'aide de Claire, il la devançait à

travers les tombes, il tendait les bras vers les ruines amassées à quelques pas. Emmanuel et Hermann, stupéfaits de cette scène étrange, s'étaient arrêtés dans leur excursion; ils suivaient de l'œil la marche effrayante du vieillard. Ils s'approchèrent. Une fois arrivé aux ruines, Peter Faust s'arrêta : « Je suis chez moi, » dit-il.

Ses yeux étaient secs, mais une agitation douloureuse était peinte sur sa figure. Il regardait tout autour de lui dans cet étroit espace, comme s'il eût cherché à se reconnaître au milieu de ces débris. Une pioche rouillée, dévorée par le temps, était à moitié ensevelie sous un amas de décombres : il l'aperçut et s'en empara vivement. Elle était profondément ébréchée à la pointe. Il la considéra longtemps. « Je me souviens dit-il! c'était un jour où j'avais taillé ferme le roc... il avait fallu se hâter; on enterrait une jeune femme au petit jour... » Claire et Emmanuel avaient échangé un regard. La jeune fille prit la main de Faust : « Il y a longtemps de cela? dit-elle.

— Bien longtemps... C'étaient des étrangers!

— Et de quel côté? poursuivit Claire précipitamment.

— Par là, à quelques pas, dans le rocher! »

Emmanuel s'élança dans la direction marquée par le doigt de Faust. Il cherchait le long du roc qui bordait le cimetière. « Vous y êtes, mon fils, dit tout à coup Faust d'une voix sourde!... Oh! je n'ai pas oublié cette journée-là. C'est le jour où ma pauvre femme est morte! »

Emmanuel venait, en effet, de trouver une pierre tumulaire enfouie sous un amas de rochers. Pas d'inscription, pas de nom sur cette pierre; c'était bien celle qu'il cherchait. Il fit un signe à Claire... tous deux étaient tombés à genoux.